

Contribution de Vittoria Cesari Lusso au numéro 127 *Expliciter*
Hommage à Pierre

**Huit raisons pour dire *MERCI* à Pierre Vermersch
pour ce qu'il m'a appris au sujet de l'entretien de recherche en sciences
humaines, et pas seulement...**

Pardonnez-moi si je commence par un truisme : être chercheur·e en sciences humaines signifie avoir l'ambition de décrire des aspects du fonctionnement de l'être humain et de ses interactions sociales, notamment certaines dimensions non encore mises en évidence par la littérature scientifique existante. Cela demande, comme bagage de départ, un capital de connaissances fondé sur les travaux d'autres chercheur·e·s, celles et ceux qui nous ont précédé·e·s et celles et ceux œuvrant actuellement dans des domaines similaires.

Tout·e chercheur·e a ainsi d'énormes dettes de reconnaissance à l'égard d'autres auteur·e·s. Parmi ces auteur·e·s, nous en avons toutes et tous quelques-un·e·s qui ont compté plus que d'autres. En ce qui me concerne, Pierre Vermersch fait partie de la demi-douzaine de maître·sse·s qui ont le plus contribué au développement de ma pensée scientifique, dans le domaine de la conduite des entretiens de recherche, dont il est question ici, mais pas seulement. J'ose dire que ses travaux m'ont ouvert les yeux sur les innombrables processus et les dynamiques en jeu dans les situations d'entretien, ainsi que par un phénomène d'osmose, sur ma façon d'écouter les autres et communiquer dans mon quotidien professionnel et social.

Cela m'amène à dire maintes fois *MERCI* à Pierre Vermersch, que j'ai eu la chance de connaître il y a un bon quart de siècle. Fréquenter ses séminaires, étudier ses publications et expérimenter sur le terrain l'efficacité de ses propositions m'a donné vite envie de contribuer à faire connaître ses travaux. C'est ainsi que j'ai co-édité la version italienne de son manuel sur « L'Entretien d'explicitation » (Cesari Lusso & Iannaccone, 2005) et œuvré dans la cadre de deux groupes de travail : Groupe de recherche sur l'explicitation (GREX) et Antenne Suisse Explicitation (ASE), dont je suis co-fondatrice, avec Mireille Snoeckx et Karine Lereche.

Pierre nous a quitté·e·s cet été. J'en suis bien triste. Je me sens aussi très fière d'avoir eu le privilège de me nourrir de son œuvre, d'où le besoin de lui adresser publiquement ma gratitude. Comme s'il pouvait m'entendre.

*Cher Pierre, parmi les multiples raisons de te dire *MERCI*, j'en ai choisi huit. Ce chiffre est arbitraire, j'aurais pu en trouver des dizaines et des dizaines. Mais d'un côté il importait de ne pas prendre trop de place dans ce numéro, et de l'autre je tenais à offrir aux collègues chercheur·e·s toujours débordés la*

possibilité de découvrir ton travail moyennant un texte qui renonce aux formalités académiques et essaye de présenter des éléments de ton œuvre filtrés au prisme de ma très longue expérience personnelle.

1.— Merci Pierre de m’avoir appris comment améliorer mes prestations dans n’importe quel type d’entretien.

En effet, la démarche d’explicitation que tu as créée apporte aussi des connaissances et des habilités utiles dans les formes d’entretien les plus connues (tels que les entretiens semi-directif, compréhensif) et même dans la communication au quotidien.

Savoir parler ne veut pas dire être conscient de l’effet de ses mots sur l’autre et savoir offrir une écoute attentive. Il importe de se former pour cela. Si on observe les échanges verbaux autour de nous, on peut constater qu’un des schémas interactifs le plus courants est du type : « J’ai mail au dos » ; réplique : « Tu parles, moi j’ai très mal aux genoux ». Avec les approches dites d’écoute active, le·la chercheur·e apprend à sortir de ce schéma égocentré et à mettre son écoute au service de l’autre. C’est déjà une très bonne base, sur laquelle peut se greffer la formation en explicitation, permettant un recueil de données plus approfondi sur le vécu et l’agir du sujet, grâce à des postures et techniques utiles également dans la pratique de l’entretien en général.

Prenons quelques exemples. D’abord ton travail nous apprend à privilégier le recueil d’information sur *comment* le sujet s’y prend (la description, que de la description !) et ne pas se précipiter à le questionner sur le *pourquoi* (les justifications, les interprétations). Déjà apprendre à reconnaître et intégrer les différents effets de ces deux « simples » questions produit une transformation dans la posture du ou de la chercheur·e. La transformation peut aller plus loin, car, en ce qui me concerne par exemple, même dans mes interactions quotidiennes j’ai développé le réflexe d’utiliser plutôt le *comment* en délaissant le *pourquoi* quand je sens que cela appelle l’autre à se justifier.

Ensuite, toujours à titre d’exemple, la formation à l’explicitation nous incite à :

- ne pas poser plusieurs questions à la fois, car cela produit souvent des réponses partielles ne prenant en compte que la dernière des questions ;
- travailler le rythme de l’élocution, afin que le débit, le volume et le ton de la voix soient adaptés au contenu et au destinataire ;
- reconnaître quand l’interlocuteur·trice a besoin d’un silence de travail pour construire sa réponse.

Il s’agit de savoirs-faire simples à dire, mais peu évidents à mettre en pratique. Sans une formation et un entraînement *ad hoc*, les chercheur·e·s n’ont en général pas conscience de l’importance de ces habilités et mettent automatiquement en pratique dans l’entretien leurs réflexes habituels, à savoir : occuper l’espace

interactif avec plusieurs questions à la fois, parler trop vite sans vérifier en temps réel l'effet de ses propres mots, ne pas laisser les silences et les pauses nécessaires.

2.— *Merci Pierre de m'avoir appris que dans les entretiens visant le recueil de données sur le vécu subjectif d'une personne il a deux expert·e·s : l'expert·e de la méthodologie, qui est évidemment le ou la chercheur·e ; l'expert·e de ce qui s'est passé pour le sujet interviewé qui est exclusivement le sujet !*

Combien de fois ai-je remarqué en observant des interviewer·euse·s que ces dernier·ère·s pensaient déjà connaître *a priori* ce que l'autre avait vécu ou la signification qu'il·elle donnait aux qualificatifs employés. À titre d'exemple, si l'autre me dit « c'était compliqué », l'interviewer·euse ne peut pas se contenter d'en rester là, mais il·elle doit questionner la signification que l'interviewé·e donne, sinon il va y projeter sa propre signification. Ce biais de projection de son espace psychique interne est très présent dans le quotidien comme dans les situations professionnelles d'entretien de recherche. Le risque réside en ce que les données recueillies ne servent qu'à confirmer ce que le·la chercheur·e pensait déjà savoir *a priori*. Si on adopte le langage du courant de la Pragmatique de la communication (Wittezaele & Garcia, 1992), on peut dire que le·la chercheur·e a une *position haute* par rapport à la gestion du cadre, mais une *position basse* par rapport au vécu de l'autre. En effet il·elle ne connaît pas comment l'autre s'y est pris, ni le déroulement de son action, ni les détails de son activité, ni le travail cognitif qui inspire ses décisions, ni les différentes ressources culturelles stockées dans son *inconscient cognitif*. Il s'agit de dimensions dont la personne même n'a pas conscience. Ces dimensions peuvent émerger grâce à un accompagnement expert en explicitation dans un cadre relationnel respectueux.

3.— *Merci Pierre de m'avoir appris avec tes travaux sur la mémoire que celle-ci ne supporte pas le stress, ainsi qu'à contourner les négations...*

Il s'agit là d'apprentissages bien utiles dans la gestion de toute forme d'entretien. Dans la situation de recueil de données sur la pratique d'un sujet, il peut arriver que la personne dise : « *Je ne m'en souviens plus* » ou « *Il n'y a rien qui s'est passé* ».

À ce propos, le travail de Pierre nous met à disposition deux ressources intellectuelles et opérationnelles. D'une part, la considération que la mémoire ne supporte pas le stress et l'invitation à formuler une réplique du type : « *Pas de souci, laissons tomber, car la mémoire n'aime pas être mise sous pression...* ». Cette forme de détour place souvent le sujet en condition de retrouver le sourire et plus tard... le souvenir égaré.

D'autre part, l'accompagnant peut faire appel à des formes de relances paradoxales dites ericksoniennes (en référence à Milton H. Erickson, 1901-1980, psychiatre et psychothérapeute, créateur d'actes thérapeutiques innovants et efficaces).

Il s'agit de considérer d'abord, comme le rappelle souvent Vermersch dans ses ouvrages, que ces négations ne sont pas à prendre au premier degré comme une absence totale de vécu : il se passe toujours quelque chose. On a donc intérêt à contourner les négations avec des relances du type : « *et quand vous ne vous souvenez plus, vous vous souvenez de quoi ?* » ou « *quand vous dites que rien ne s'est passé, il s'est passé quoi ?* ».

Et là... la bonne surprise est presque toujours au rendez-vous sous forme de réponses intéressantes de l'interviewé·e.

4.— *Merci Pierre d'avoir montré la dichotomie entre « réussir » et « comprendre » et avoir remis à l'honneur les travaux de Piaget sur les étapes de la prise de conscience.*

Sur ce thème je vais d'abord te citer :

« En psychologie de la cognition, c'est probablement Piaget qui a étudié de la manière plus systématique, le décalage qui pouvait exister entre la réussite pratique et la compréhension de ce qui faisait la réussite de cette action. Ce décalage montre bien qu'il y a possibilité de réussite sans la conceptualisation » (Vermersch, 1994, p.76).

Tout moment de vie peut être simplement vécu, sans faire l'objet d'un travail de conceptualisation et de réflexion, ou bien peut susciter un processus de prise de conscience passant par différentes étapes. Deux objectifs peuvent particulièrement motiver l'individu à ne pas se contenter de vivre les choses, mais à aller plus loin pour mieux comprendre ce qui s'est passé pendant une action ou interaction : il peut s'agir, d'une part, de pouvoir décrire les ressources culturelles et opérationnelles mobilisées, ou, d'autre part, de comprendre la source d'une difficulté afin de la dépasser. Normalement ce dernier objectif est plus motivant que le premier.

Dans les deux cas, des étapes conceptuelles sont à franchir dans le but d'une structuration rigoureuse du retour réflexif :

- Premièrement, prendre le temps de laisser émerger un exemple de situation qui illustre concrètement la problématique dont il est question.
- Deuxièmement, revisiter mentalement cet exemple pour en construire une première représentation. Ceci suppose déjà que l'individu recontacte des éléments visuels, sonores, kinesthésiques, sensoriels, etc. La présence à la situation passée est tellement forte que l'individu fait alors pratiquement abstraction de l'ici et maintenant (on parle d'une position cognitive *incarnée*).
- Troisièmement, passage à la verbalisation la plus juste et détaillée possible de la représentation de ce qui s'est passé, normalement grâce à l'accompagnement expert de l'interviewer·euse. Cette étape peut aussi prendre la forme d'écriture ou représentation graphique.

- Quatrièmement, ce matériel verbalisé peut devenir objet d'analyse(s) et de connaissance(s).

Accompagner ces étapes constitue un des aspects méthodologiques et techniques les plus difficiles pour les chercheur·e·s novices. Ainsi on se contente d'ordinaire, d'après mes observations, d'une verbalisation expéditive qui contient peu d'informations sur le déroulement des actions et des interactions du sujet. Ce type de récit montre souvent les mêmes limites épistémologiques reconnues aux conversations habituelles dans lesquelles les propos surabondent en jugements sur les autres ainsi qu'en déclarations de bonnes intentions et manquent de rigueur dans la description de la pratique réelle du sujet.

5.— *Merci Pierre de m'avoir appris à écouter — en parallèle — plusieurs dimensions structurelles présentes dans les propos de mon interlocuteur·trice.*

Quand j'entends un·e interlocuteur·trice me raconter comment il·elle gère une situation donnée, je peux parallèlement au contenu de sa narration repérer aussi des catégories qui structurent son discours, telles que : des intentions, des croyances, des théories implicites, des informations sur le contexte, des jugements, des commentaires, des actions accomplies.

Percevoir cela aide l'interviewer·euse à choisir les questions et relances appropriées, selon qu'il·elle considère nécessaire de faire développer l'une ou l'autre de ces catégories. Par exemple, si une personne me dit : « J'ai essayé de prendre ma place dans ce groupe... », il est souvent intéressant de la questionner sur : dans quel contexte ? Comment vous vous y êtes prise concrètement dans cette situation singulière pour atteindre ce but ? En quoi cela était important pour vous ? Comment saviez-vous que c'était la bonne façon d'agir ? Qu'est-ce que vous avez observé pendant votre intervention ? etc.

6.— *Merci Pierre de m'avoir appris comment être attentive à l'impact des mots utilisés par le ou la chercheur·e et à la question du réel consentement de la part des interviewé·e·s.*

Prenons par exemple la formule — désormais classique — proposée par Pierre Vermersch pour amorcer le travail d'explicitation : « *Je vous propose, si vous êtes d'accord, de prendre le temps pour laisser revenir un exemple de situation...* ». Dire « *je vous propose* » et pas « je veux » (comme dans des tests qui circulent sur la mémoire !) a le mérite d'être une formule qui affirme sans mettre l'autre dans l'obligation et sans non plus assumer à son égard une position trop humble en disant « je vous prie de... ». Inviter à *prendre le temps* est fondamental, car signifie que le·la chercheur·e est conscient·e du travail cognitif complexe que répondre exige de l'interviewé·e. Cette invitation, il importe de la formuler doucement et lentement d'une façon cohérente avec le sens des mots. Pour de jeunes chercheur·e·s avec un débit très rapide, cela constitue souvent une des transformations de leurs réflexes des plus difficiles à accomplir.

L'expression *si vous êtes d'accord* est aussi fondamentale, toutefois elle est nécessaire, mais non suffisante. Le travail en explicitation suppose que la personne soit d'accord de lâcher-prise par rapport au contrôle de la situation d'interaction présente pour tourner son attention à l'intérieur d'elle-même, à la recherche d'une situation singulière passée lui permettant de revoir dans sa tête le film de son vécu. Il s'agit d'une expérience inédite pour la plupart des personnes, notamment dans le domaine de la recherche où les entretiens sont menés avec des femmes et des hommes qui ne sont pas familiarisés avec la pratique du retour réflexif.

Cela signifie que l'accord donné par la personne reste un accord de surface, jusqu'au moment où elle vit le travail d'explicitation. À ce moment-là, le·la chercheur·e doit trouver les mots les plus adaptés pour présenter la démarche, et rester vigilant·e afin de prendre en compte les indices du langage non verbal qui montrent s'il y a consentement ou non.

7.— *Merci Pierre pour tes façons cohérentes, légères et efficaces d'exercer ton leadership pédagogique lors des formations et des séminaires de recherche.*

J'ai eu la chance de participer à plusieurs moments de formation avec Pierre Vermersch, et aussi avec deux autres collègues de son réseau : l'inoubliable Catherine Le Hir (qui nous a malheureusement quittée en octobre 2002), et Nadine Faingold, auteure très innovante en matière notamment d'entretiens de décryptage (Faingold, 2020). Au fil des années, j'ai également pris part à des dizaines et dizaines d'autres rencontres animées par Pierre Vermersch. J'en sortais toujours enrichie sur le plan intellectuel et professionnel. Avec mes notes, j'ai rempli une multitude de cahiers. Les pages étaient toujours divisées en deux parties : d'un côté le contenu des présentations et du débat, de l'autre, mes observations sur la façon dont Pierre savait créer une atmosphère de travail sérieuse et en même temps légère, ponctuée de touches d'humour. Je m'empressais à confier à mon cahier ses habiletés pour pouvoir à mon tour les utiliser dans les formations que j'animais. Pierre était un formateur et animateur hors pair. Ses façons d'agir et interagir témoignaient d'une cohérence extraordinaire entre sa personne et son œuvre scientifique.

8.— *Merci Pierre de m'avoir transmis l'envie de partager les connaissances et les démarches fruits de tes recherches et du travail de tes réseaux, je pense notamment au Groupe de recherche sur l'Explicitation (GREX) et à Antenne Suisse explicitation (ASE).*

Je le dis clairement : mon ambition actuelle est d'avoir le plus possible de « concurrent·e·s » parmi les chercheur·e·s, jeunes et moins jeunes, en soutenant leur ambition d'expertise et de rigueur dans la maîtrise de la pratique et des fondements théoriques des techniques d'aide à l'explicitation. En effet, cela me pousse à continuer à m'investir pour offrir des formations de base ou d'approfondissement, des supervisions ponctuelles ou des accompagnements de

longue durée, sans trop me préoccuper de la récompense pécuniaire. Ma récompense dans cette phase de ma vie prend la forme de ce qu'Erik Erikson dans sa théorie du développement psychosocial (1982 ; 1994) appelait la *générativité*. De quoi s'agit-il ? D'après ce grand auteur et d'autres plus récent·e·s (comme McAdams, 2004 ; Magatti, 2012), la *générativité* est un comportement d'engagement social de l'adulte senior en faveur des jeunes générations, avec des retours positifs sur sa propre identité. De là ressort l'idée de participer à un legs à la société, avec un retour positif sur sa propre identité et son bien-être. Cet effet positif de « croissance » est lié à la perception pour cet adulte senior de continuer à apporter quelque chose d'utile aux autres, dans le cadre familial, social ou professionnel (Muller Mirza & Buty, 2015). Au niveau familial, les circonstances de l'existence m'ont amenée à être une grand-mère très présente dans la vie de mon petit-fils, désormais jeune-homme. Cette expérience de vie m'a poussée à mener des recherches sur le thème de la grand-parentalité et à écrire un certain nombre d'ouvrages sur les relations entre générations (voir par exemple : Cesari Lusso, 2016). Mon souhait était de mieux comprendre ce que je vivais, afin de renforcer la cohérence entre, certaines de mes valeurs et de mes connaissances d'un côté, et de mes actions de l'autre.

Sur le plan professionnel, adoptant cette même posture d'aînée, j'aime penser que je peux aider de jeunes chercheur·e·s en sciences humaines à mieux s'équiper pour faire face aux défis conceptuels, épistémologiques et techniques de la recherche, en leur mettant à disposition mes apprentissages liés au travail de Pierre Vermersch (2004, 2010).

Merci Pierre !

Je suis fière de me considérer parmi tes héritier·ère·s intellectuel·le·s, sans la prétention toutefois d'avoir ton courage et ton audace de positionnements scientifiques. Qualités qui t'ont toujours permis d'oser aller à contre-courant des savoirs établis quand tu pensais qu'il le fallait !

Je remercie infiniment Geneviève Tschopp Rywalski, professeure associée à l'Haute École Pédagogique du canton Vaud, pour avoir accepté de discuter avec moi cet article et pour son précieux travail de révision du texte.

- Cesari Lusso, V. (2016). *Parents et Grands-parents : rivaux ou alliés ? Dépasser les conflits de rôle, développer le plaisir de la coopération*. Lausanne : Favre.
- Cesari Lusso, V. & Iannaccone, A. (2005) (Trad. italienne de *L'entretien d'explicitation*, P. Vermerch, 1994) *Descrivere il lavoro. Nuovi strumenti per la formazione e la ricerca*. Roma : Carocci.
- Erikson, E. H. (1976, 1982/1994). *Enfance et société* (trad. A. Cardinet, ouvrage original 1950). Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.

- Faingold, N. (2020). *Les entretiens de décryptage : De l'explicitation à l'émergence du sens*. Paris : L'Harmattan.
- Magatti, M. (2012). *La grande contrazione. I fallimenti della libertà e le vie del suo riscatto*. Milano : Feltrinelli.
- McAdams, D. P. (2004). *Generativity and the Narrative Ecology of Family Life*. In M. W. Pratt & B. H. Fiese (Eds.), *Family stories and the life course: Across time and generations* (p. 235–257). Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- Muller Mirza, N. & Buty, C. (eds.) (2015). *L'argumentation dans les contextes de l'éducation*. Bene, New York : Peter Lang.
- Vermersch, P. (1994, 2006, 2010). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Witzezaele, J.-J. & Garcia, T. (1992). *À la recherche de l'École de Palo Alto*. Paris : Seuil.

<p>Un deuxième article consacré aux défis méthodologiques et techniques de l'utilisation de l'entretien d'explicitation dans la recherche en sciences humaines auprès d'un public totalement en dehors des milieux de la formation et académique est en chantier.</p>
